

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

ADMINISTRATION : Mont-Saint-Martin, 45.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé
au Secrétaire, rue des Vingt-Deux, n° 16, à Liège.

Secrétaire de la rédaction : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.

ANNONCES-RÉCLAMES

ON TRAITE A FORFAIT.



SOMMAIRE.

Jean Nicolaï.	Camille Lemonnier.
Munich la nuit.	P.
Mignon.	J. D.
Bieste et Bieste.	Jos. Sacré.
La Folle.	
Bibliographie.	F. E.
Chronique Gantoise.	Guillaume un Tell.
Le tir et les tireurs.	Alfred Tilmant.
Présentation.	

Nos quittances d'abonnement seront lancées dès lundi; prière à ceux qui auraient des réclamations à faire — pour erreurs survenues par suite d'un récent changement d'administration, — d'écrire Mont-St-Martin, 45.

Jean Nicolaï

Jean Nicolaï a débuté comme amateur dramatique, vers 1874, au Cercle Royal Le Lion Belge, sur la scène du Waux-Hall des Guillemins.

En 1876, il fut reçu au Caveau Liégeois, dont il a été, jusqu'à son décès, un des meilleurs Membres exécutants.

Il a pour ainsi dire inventé un genre comique imprégné d'excentricités sans aller jusqu'à la charge, écueil où échouent la plupart des cabotins.

Beaucoup de nos amateurs dramatiques cherchent à copier ce genre auquel J.

Nicolaï, entraîné par sa nervosité et sa gaieté naturelle, donnait la note voulue.

Lors du Concours dramatique organisé au Pavillon de Flore, par le Cercle d'Agrément, au mois d'Août 1884, le Jury lui décerna à l'unanimité la 1^{re} médaille d'amateur.

Indépendamment du succès qu'il obtenait avec son répertoire varié de chansonnettes par lui détaillées avec une grande finesse et une verve toute gauloise, il s'est fait applaudir dans nombre de pièces d'auteurs wallons; aujourd'hui, dans les Sociétés dramatiques, on choisit l'un des membres pour jouer ce qu'on appelle : *Les Nicolaï*.

Citons quelques-uns des principaux rôles créés par Jean Nicolaï dans les cinq dernières années de sa vie :

Liná, dans *Li chagrin da Chanchet*; Bietmé, dans *Pèchi rach'té*; Servàs, dans *Les Tourciveux*; Colas, dans *Les Joueux d'tours*; Gilles Marchâl, dans *Li grandiveux*; Thoumas, dans *Li galant da Fifine*; Babilône et Michi dans *Tâti l'Perriqui*; etc., etc.

Il est décédé le 18 février 1888.

Jamais il n'a refusé de coopérer à une œuvre de bienfaisance.

Un devoir s'impose donc à ceux qu'il amusait naguère: tous ils viendront au secours des siens.

Munich la Nuit.

L'éditeur Decaux, de Paris, nous communique ces bonnes feuilles du livre de demain: *En Allemagne, sensations d'un passant*, par Camille Lemonnier.

Dans une fin pâle de crépuscule, sous un reste de flamme rose s'effumant aux poudreuses altitudes, le gaz des lanternes allume ses trèfles d'or quand, dans le meuglement à pleins poumons des gens d'hôtel, nous descendons les degrés de la vaste gare, au bord d'une place sillonnée par le roulement des droschken et des omnibus. Dans un jardin, tout près, des globes de verre sur le gris des feuillages simulent des fruits lumineux; d'un kiosque s'émane un air de valse, lent, piqué de cuivres; et, plantée sur le trottoir, à l'angle de la rue, une grande fille à chapeau extravagant fredonne et se dégingande. Puis la bousculade des passants s'espace à travers une nouvelle place, irrégulière, égayée de chalets et de bosquets; au fond, une file de maisons en hémicycle, dépassée par le Carlthor sous lequel, ensuite, va la rue large.

A l'hôtel, non loin, dans une loge à bureau-ministre, encombrée de registres et de papiers, se hisse de son fauteuil un plénipotentiaire portier, la redingote bleue à boutons d'or, des galons d'or à la casquette; et son salut, noblement domestique, nous incline à plus de considération pour nous-mêmes. Sous le porche, aussitôt, moucheronne une nuée de garçons gourmés, l'échine circonflexe, les pointes du frac frétilant comme des bouts d'ailes; et l'un deux très vite achève d'enfiler ses manches, tandis qu'un carillon de sonnettes à travers les escaliers stimule le galop des filles de chambre. Un loyer modéré nous assure un logis strictement décent, avec des lits bout à bout, le canapé d'acajou incrusté de boutons de porcelaine blanche, la table et son tapis de repps, à terre la carpe et l'inévitable tire-bottes et dans un angle, le monumental poêle en faïence, — un froid de garni d'hôtel, à papier bariolé de palmes indigo, que tend à rehausser une abondance de petites housses au crochet, rondelles, — losanges, oves et cœurs, — puérile industrie des dames de la maison. La « speisen karte, » péniblement consultée dans le restaurant, au rez-de-chaussée du gasthof, par malheur nous déçoit une fois encore par d'insidieux kalbfleisch, rindfleisch mit kartoffeln et schwein à toutes sauces. Enfin nos suffrages vont à un « bouillon mit eiren, » à une venaison de cerf et à des schnitzels; mais l'œuf du potage se dilue en albumine glaireuse, une gelée de groseilles édulcorée jusqu'à la nausée l'âpre cerf et seules les panures de porc grillé nous consolent un peu de cette incurable cuisine. Dans la pièce, affaisées sur des chaises ou lentement mouvantes autour des nappes roses, de grosses filles vident leurs aumônières sur leurs genoux, comptent la recette ou sér-

vent le client en minaudant. Et régulièrement le patron, un petit homme actif, de quart d'heure en quart d'heure ouvre la porte, automatiquement comme le coucou des horloges, fait le tour des tables, s'incline bas devant chaque soupeur, et disparaît, toujours saluant.

Dehors, malgré dix heures sonnées, les magasins se closent à peine, des fiacres emportent des voix et des rires, une traînée de promeneurs persiste le long des trottoirs. Après Nuremberg vide sous les étoiles, c'est la sensation d'une grande ville noctambule. Aux réverbères, une haute façade de Rathaus, — sur une place où, dans le soir, grandit une fontaine, — fait jouer ses balcons, ses galeries, les gothiques pinacles de ses fenêtres. Tout de suite après s'évident les arcades de l'Isarthor, et la rue se bifurque; des ponts enjambent la rapide rivière pailletée de lumière, entre des trous de feuillages; un concert-garten en contre-bas des piles se vide en d'expirantes bouffées d'orchestre; et de Schwabing, d'English garden, des banlieues, remonte un flot de foule bruyante. Dans l'air infecte une senteur d'urines chevalines et de pissats humains.

Vers Isarthor, surtout, la circulation grossit. C'est, après les flânes de l'après-midi aux fournaises rurales, le lent retour au logis des familiales caravanes, une poussée d'étudiants en goguette, des bandes de militaires battant les trottoirs d'un cliquetis de sabres et d'éperons, une galopée de trottoirs à la sortie des ateliers et, devant les brasseries, le stationnement des filles au guet, en falbalas ridicules. Une bierbrauerei sous les arbres, dans la clarté des gaz, avec la gaieté de ses nappes quadrillées sur les tables, épanche ses consommateurs jusque sur le pavé, un grouillis de dos, de crânes chauves, de chapeaux-cloche, de toilettes crues, de barbes fluviales, de visages en demi-teinte ou tapés de lumière, avec le scintillement du verre des lunettes sur la cornée de l'œil. Et, à mesure qu'on va, d'autres jardins, des tavernes, des couloirs encombrés de tables dénoncent des fournées d'hommes et de femmes empilées sous des plafonds bas, devant les grands pots de grès festonnés d'écume. Mayence et Nuremberg n'étaient rien à côté de cette exorbitante soif de Munich, de ces lampées à pleine gorge gloussant aux profonds entonnoirs, de ces buvailles à tire-larigot qui, aux bouches sans bondes, écoulent des cataractes de bière.

Une débauche nocturne fermentait par la ville, une gaieté de paillardes ribotes rapprochant les couples sous les tonnelles, un aiguillon de luxure jetant les passants au talon des femmes; — et des fuites de jupes sous les portes, des appels chuchotés dans l'ombre, des silhouettes chiffonnées par la brutalité des mains. Minuit approchant, c'était comme une grosse sensualité de ventres surnourris, décadence dans les ténèbres propices, le rêve des ivresses concupiscentes lâché aux poursuites de la chair, orienté aux rires des vendeuses de plaisir, une trouble cérébralité de capitale s'éphosphorant en des ruts et des souleries. Et du pavé, des fenêtres, de la nuit chaude, une haleine âcre s'évaporait, une odeur de sueurs, de viandes avancées, de boissons rendues, d'aigres patchoulis.

CAMILLE LEMONNIER.

A PARAÎTRE FIN AVRIL :

CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Un volume de grand luxe format in-8^o Jésus, splendidement illustré par Émile BERCHMANS.

PRIX EN SOUSCRIPTION : DIX FRANCS.

Ces exemplaires seront tous signés et numérotés à la presse.

On souscrit chez AUG. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

Léon Mignon.

Saluons un artiste dont Liège doit être fière et qu'elle placera dans ses fastes historiques à côté de Delcour, peut-être plus haut; et certainement bien au dessus des Melotte, des Cogoulle et des Rendens; mais surtout tendons la main au cœur brave, au caractère droit et généreux, à l'artiste loyal; Liégeois, soyons orgueilleux de notre sculpteur.

Il est surtout un artiste de race: Tout enfant, il fait le désespoir de ses maîtres d'école qui ne pouvaient saisir pourquoi cette physionomie fine, intelligente et rêveuse, n'appartenait qu'à un érétin d'élève, indocile aux jambages alignés et aux chiffres en colonnes. Que de pensums, que

de coups d'étrivières; on rossait encore alors. Mais le petit Léon s'en vengeait à sa manière, ses cahiers illustrés présentaient l'ogre sous toutes ses faces et la boule de terre glaise avec ses reliefs furibonds donnait déjà le type grotesque, mais ressemblant, de l'impitoyable magister.

L'Académie vint heureusement le consoler de tout cela et son passage dans cet établissement fut une suite ininterrompue de succès: volumes, palmes et médailles venaient comme d'eux-mêmes planer et s'installer sur la tête, au cou et dans les bras du triomphant petit Léon. Le professeur de la classe de sculpture, M. Prosper Drion, aujourd'hui l'éminent directeur de notre Académie, avait compris ce que cette nature d'élite renfermait de ressources et promettait d'avenir. Mignon fut son élève de prédilection, celui qui d'ailleurs saisissait le mieux les hauts préceptes du maître. Aujourd'hui, l'élève devenu l'émule, paie en reconnaissance ces excellentes leçons d'autrefois et proclame qu'il leur doit ses tendances et ses plus beaux succès.

Il sortit de l'Académie avec toutes les premières médailles.

Entretiens, l'enfant s'était fait homme et artiste, conservant son ardeur passionnée à l'étude et au travail. Au sortir de l'école, on le voit s'appliquer à toute espèce de travaux de sculpture et collaborer aux arts industriels dans les ateliers de MM. Herman et Detombay. Il signe aussi quelques statuettes et des portraits, remarquables déjà par la ressemblance intime et le réalisme de l'exécution.

Nous le voyons ensuite faire à Paris un premier séjour qui eut surtout pour résultat intéressant de développer chez lui le goût et l'étude des animaux. C'est de cette époque que datent ses premières statuettes de fauves et de ruminants, dont, plus tard, il est devenu le spécialiste attitré. Le Jardin des Plantes n'avait pas de visiteur plus assidu et le grand sculpteur Barye, professeur de sculpture au Museum, d'élève plus attentif et plus laborieux.

Mais voici l'époque décisive de sa vie: l'occasion de voir Rome et ses grandes œuvres sculpturales se présentait à lui: une bourse de la fondation liégeoise d'Archis était vacante et son talent la lui fit obtenir sans conteste. Au milieu des chefs-d'œuvre de la Rome antique et de la ville des papes, sous cette belle lumière italienne si élémentaire et si azurée, la sève devait s'élever encore et déborder, et la floraison du talent briller du plus vif éclat. C'est, en effet, de cette époque que datent les *Taureaux combattants*, appartenant au Musée de Bruxelles; le *Bœuf*, la *Vache de la campagne romaine*, et ces bustes charmants de *jeunes Italiennes*, qui valurent à l'auteur la médaille de l'Exposition universelle de Paris 1878.

C'est lors de ce séjour que lui survint une aventure que je me hâte de raconter, parce qu'elle nous donne la certitude que notre ami était bien resté là-bas la tête de houille traditionnelle.

Par un de ces suaves soirs d'été, dont l'Italie a le monopole, il se promenait dans la campagne romaine accompagné d'un autre artiste liégeois, notre pauvre et si regretté Alphonse Taiée, lorsqu'ils furent attaqués à l'improviste par trois hommes armés qui les sommèrent de retrousser leurs goussets. Pour de jeunes artistes, c'était peut-être bien difficile; mais ce qui le fut moins, ce fut la rapidité avec laquelle ils leur octroyèrent coups répétés de poings, de savate et ces célèbres coups de tête, les coups de la fin, qui sont une de nos hautes supériorités internationales. — Taiée fut blessé dans la bagarre d'un coup de stylet, mais il fit rouler promptement son homme, et la défense fut telle et si énergique, que nos brigands, bossués et meurtris, s'enfuirent précipitamment: les rôles allaient être intervertis!

Et nos deux coqs de se regarder avec orgueil en se disant: *I n'as todis q'les Liégeois*. Quel sujet d'illustration pour une biographie future!

Léon Mignon revient ensuite à Paris et y séjourne quelques années. Cette période fut surtout féconde et marque le point culminant de son talent. C'est alors qu'il exécuta notre célèbre *Taureau*, son œuvre la plus complète et... la plus virile... « l'ave veyou? »

Depuis lors, notre éminent ami s'est fixé à Bruxelles. C'est là qu'il a produit le *Repos*

du *Laboureur*, le pendant du *Taureau* sur nos terrasses de l'Île du Commerce, la *statue équestre de Léopold II*, un grand nombre de beaux portraits et de remarquables bustes. Il a fait aussi quelques bas-reliefs de l'hôtel du Gouvernement provincial de Liège. Il met actuellement la dernière main au monument funéraire de Madame Carpey, qui sera élevé au cimetière de Roermond et promet une œuvre capitale.

Les caractères du talent de Léon Mignon sont la vérité absolue, la sincérité et l'énergie. Par ces qualités, il se rattache entièrement à cette tendance de notre jeune école nationale, qui est le réalisme dans ce que ce mot a de sain et d'élevé. Il met au service de sa conception une pratique large, correcte et vigoureuse, qui rend ses œuvres également complètes par l'exécution et la pensée.

C'est pour toutes ces qualités brillantes et tout l'honneur que notre artiste liégeois attire à sa ville natale que *Caprice Revue* lui devait une large place dans ses colonnes.

Prochainement, nous aurons aussi l'occasion de proclamer le talent exquis d'un autre de nos artistes liégeois qui, dans un autre genre et avec d'autres moyens, est l'émule de Léon Mignon: nous voulons parler d'Adrien de Witte.

P.

Bièste et Bièste.

RONDEL.

« Avez-v' déjà veyou l'torai,
Divant l'Trik-balle di keuvre, è l'vèille? »
Dimande George à Biètmé qui rîe
D'être couillonné d'on s'fait napai.

« On dit qu'c'est 'ne si drolle di bièste, dai!
Rèpondez, jan donc, ji v' sè prîe:
Avez-v' déjà veyou l'torai,
Divant l'Trik-balle di keuvre, è l'vèille? »

— « Vas-è, vas, 'ne moxhe so on couerai
Fereûr rassonné co cent l'pagnèie!
Affaire di bièste, hein, laide ustèille,
J'ennè k'nohe eune, c'est l'ciste qui brait:
« Avez-v' déjà veyou l'torai? »

J. D.

La folle.

Mélange de raison et de folie, de grossièreté et de délicatesse, Mlle Maria constituait la plus bizarre et incompréhensible personne de l'asile des aliénés où elle vivait déjà depuis quelques années. Grande et maigre, comme on ne l'est guère, elle avait regu, de ses compagnes d'asile, le surnom de « l'Ours Polaire », tant à cause de son innocente et perpétuelle manie de s'envelopper, même aux bons jours de l'été, d'une couverture de coton blanc, — que de l'isolement dans lequel elle prétendait se tenir.

Au premier bonjour du printemps, j'ai souvenir de l'avoir vue, ainsi affublée, immobile au milieu d'un petit carré de jardin qu'elle avait fait sien, et ce, pendant des heures et des heures, comme revivant sous les premières halénées du soleil!

Avec sa levrette accroupie à ses côtés, la pauvre folle, drapée dans sa défroque, me paraissait quelque caricature de Diane antique, ou comme aux autres pensionnaires, quelque ours blanc, se dégelant aux rayons du tiède astre polaire.

Sa levrette! C'était le seul souvenir qui restait à la folle de sa vie luxueuse d'autrefois... N'était-ce pas avec son chien qu'elle causait parfois des disparus, des choses d'antan?

La bête résignée, toujours escortait sa maîtresse; cette vie sans liberté, quelque peu l'âge, la nourriture trop grossière, avaient épaissi ses formes, anéanti ses grâces, mis bien des taches sur sa robe café au lait, donné à sa physionomie je ne sais quel masque idiot.

C'était de cette obéissance, de cet esclavage de bête, que le chien suivait sa maîtresse, alors qu'elle s'en allait parfois, dans les allées, philosopher seule ou en conversations incohérentes avec sa bête, ou encore étourdir quelque étranger, quelque visiteur inconnu, d'un paradoxe en feu d'artifice aussitôt oublié.

Mélange de folie et de raison... réminiscences d'une éducation distinguée, jets d'un esprit pétillant dans un cerveau qui sombre, comme s'écroule, sous une charge

trop lourde, un échafaudage trop fragile.

« Quand l'orange est vidée, on jette la pelure, n'est-ce pas? disait-elle un jour. » Quand j'étais dans le monde, j'avais un barbet croûté, comme tous les barbets de la création... On s'extasiait! un si joli chien!... Oh! le monde et ses mensonges!... — Aujourd'hui, j'ai un beau chien, propre comme de la soie de duchesse, on le chasse, on le conspué... n'est-ce pas le chien de la folle? »

Puis elle s'en allait, sautillant, jetant un rire aigu, perçant comme le cri d'une chouette dans la nuit, avec son horreur des politesses menteuses, sa haine du convenu qui flottaient, malgré tout, sur toutes ses incohérences et ses divagations.

..

Par une faveur spéciale, mais qui pour elle représentait un droit dans toute sa force, on accordait de temps à autre, aux beaux jours, à Mlle Maria, une promenade dans les campagnes environnantes.

Quitter l'asile, même pour quelques heures, respirer l'air de la liberté, revoir la vie réelle, la vie vraie, autre chose enfin que son « cloître de folles » était grande fête pour la bonne fille.

Aussi, au moment du départ, dans ses longs et interminables préparatifs qu'une femme n'oublie jamais, tant ils semblent faire partie de son essence, son exhubérance prenait-elle des proportions inquiétantes.

Mais au dehors, sur la grand'route, dans la poussière, — « grains de poussière, miettes tombées du travail de la vie » disait-elle, — sous l'œil des passants, tout se calmait comme la vague sous l'huile; elle devenait tranquille, silencieuse, et sa toilette démodée, bizarrement serrée à la taille, attirait seule l'attention sur elle.

Elle, — fagotée dressant sur la grand'route sa maigreur squelettique, comme au milieu d'une clairière se dresse un bouleau solitaire; sa levrette, — haletante et poussive accomplissant visiblement une corvée inévitable; une gardienne-servante petite et grassouillette, formaient une tribu bizarre: et cette tribu dévorait les routes, les champs, allait par vaux et par monts, pour rentrer enfin après trois heures de cette course au clocher, vertigineuse, insensée, et toujours à heure fixe, à l'asile de santé.

La suivante éreintée, brisée, halée du soleil, du vent, de la poussière et du reste, la levrette gémissante, mélancolique, clopin-clopant sur trois pattes,

Serrant la queue et portant bas l'oreille, elle enfin, toujours alerte, souriante, gaie, ayant tôt fait de revêtir sa blanche défroque pour recommencer, de suite, dans les allées, ses cercles indéfinis, ses paradoxes, ses incohérences, ses discours, ou s'immobiliser en quelque coin, dans ses poses d'ours figé sur son glacier.

**

— On était en Août.

Sur les murs de la commune, se plaquait, en de sombres majuscules, le règlement sur la « divagation des chiens. »

Un jeune agent de police, flambant neuf dans sa tenue de drap bleu à boutons d'argent, veillait aux prescriptions municipales, au détour de la route, dans ce quartier avancé, plus campagne encore que ville.

La folle, la suivante, la levrette débouchaient au loin.

La bête, réchauffée par le brûlant soleil, gambadait comme aux beaux jours, cherchant peut-être, oubliée de ses ans et de ses rhumatismes, un brin d'amour dans les hasards des rencontres estivales.

Joyeuse de la joie de son chien, Mlle Maria oubliait d'en courir, au grand étonnement et plaisir de la petite et grassouillette suivante!

Elle souriait aux gambades de la bête, écoutant l'oiseau qui chante, le vent qui souffle, l'insecte qui bourdonne, regardant les champs jaunir céder sous la brise, qui les ondule comme les vagues d'un lac d'or, attentive à ces mille voix de la nature parlant si insensément à son cerveau déséquilibré hors du poids et de la mesure commune.

— A qui ce chien? fit tout à coup la voix dure du policemien.

Le rêve était rompu: devant notre demoiselle, se dressait, superbe, rubicond, le jeune municipal sanglé dans son uniforme, autoritaire, apprêtant déjà la

première page d'un agenda immaculé en-cote.

« — A qui ce chien! répéta comme en écho et du même ton, la promeneuse. « Pourquoi, s'il vous plaît! Vous n'avez donc rien de mieux à écrire! Et le bon-jour, vous l'oubliez sans doute? »

— Je vous mets en contradiction — ragea l'autre, se voyant mystifié. Votre nom?

« — Et puis? c'est tout! Mais demandez donc le reste: prénoms et qualités, âge et lieu de naissance; la formule n'est-elle pas de rigueur? Faut-il vous l'enseigner? Et demander son âge, ainsi en plein vent, à une inconnue, belle ou laide, jeune ou vieille, c'est bien malhonnête, n'est-ce pas? — Mon lieu de naissance? mais je l'ignore; de cet âge, je n'ai guère mémoire... demandez-le donc à mes parents... si vous les rencontrez... ou allez voir à l'hôtel-de-ville. Ah! tenez, monsieur le jeune coq, c'est du dernier bouffon, votre métier! »

Tout cela débité avec une telle rapidité, un tel accent de persiflage, que l'agent de plus en plus furieux, de plus en plus rouge, empêché par sa colère même de voir à qui il avait affaire, croyant tout au plus à quelque vieille fille acariâtre ou excentrique, ne voyant non plus peut-être, dans les clins d'œil démesurés de la suivante, qu'une tentative de corruption, restait là, bouche bée, sans pouvoir placer un mot, impuissant à arrêter ce flot d'éloquence.

C'en était trop à la fin! Comment! il allait instrumenter pour la première fois, et il voyait son autorité méconnue, son uniforme bafoué, son prestige sans effet — et Dieu sait combien ces choses avaient de l'importance à ses yeux!... Ah! il irait jusqu'au bout et l'on verrait bien!...

« Suivez-moi! Chez le commissaire! cria-t-il. »

La petite troupe emboîta le pas du policier qui ruminait le discours à adresser à son chef, et imaginait déjà contre cette insolente vieille un procès-verbal exemplaire pour injure envers l'autorité, abstraction faite du délit de divagation de chien en temps prohibé.

On arriva! Le commissaire, depuis longtemps en relation obligée avec la maison des fous, connaissait la dame. Aussi ne put-il s'empêcher de sourire à l'entrée du cortège, et à la vue de l'air solennel de son subordonné.

— Monsieur le commissaire, commença tout de suite celui-ci, nous vous amenons une demoiselle qui....

« — Pardon! pardon! interrompit subito notre héroïne; vous dites: une demoiselle et qu'en savez-vous, je vous prie? » Mais rien, absolument rien....

Le commissaire intervint, et glissant quelques mots à l'oreille du jeune policier:

« Mademoiselle ou Madame, dit-il, allez en paix, vous et les vôtres. »

Et fière de cette déclaration de non lieu qu'elle attribuait à sa toute-puissance, jetant un regard superbe à cet agent novice, déconfit par la révélation qu'il venait de recevoir, la folle, toujours escortée de sa levrette et de sa suivante, s'en alla reprendre sa course interrompue.

JOS. SACRÉ.

BIJOUTERIE-ORFÈVRE ARTISTIQUE
A. Duparque
FABRICANT
Grand assortiment de nouveautés.

APÉRITIF & DIGESTIF
ESSENTIELLEMENT
HYGIÉNIQUE
MAISON
DE VENTE
AMER MAUGUIN
16 et 18, rue Léopold
LIÈGE.

MUSIQUE EN TOUS GENRES
F. SCHAEFER
49, RUE DE LA CATHÉDRALE, LIÈGE.
Vient de paraître: Strauss, Danses célèbres un volume, fr. 1-50.

Bibliographie.

Vient de paraître chez Savine, éditeur à Paris, un nouveau livre de Camille Lemonnier notre grand critique d'art.

Les Peintres de la Vie.

I. Courbet et son œuvre. — II. Propos d'Art. — III. Alfred Stevens et les quatre saisons. — IV. Mes médailles. Les Médailles d'en face. — V. Salon de 1882. — VI. Salon de 1884. — VII. Adolphe Menzel. — VIII. Félicien Rops.

Chronique gantoise.

2^{me} CONCERT DU CONSERVATOIRE.
LOHENGRIN.

Le deuxième concert du Conservatoire a eu lieu mardi soir, 27 courant, devant un auditoire exceptionnellement nombreux. Abstraction faite de l'insuffisance absolue de la salle dans laquelle ont lieu ces auditions — une espèce de vieux dortoir, long et bas, où le son cahote et fruisse au point de transformer parfois les effets d'orchestre en un brouhaha confus et sourd, — abstraction faite, donc de ce défaut, nous pouvons dire que ce second concert a été un franc succès.

Le programme se composait de la 5^{me} symphonie (en ut mineur), de Beethoven, et du poème dramatique *les Elfes*, l'œuvre presque inconnue d'un jeune et charmant compositeur français, Gabriel Pierné.

L'exécution de la cinquième a mis en lumière, une fois de plus, les précieuses qualités de *Capelle-Meister* du directeur Samuel. L'orchestre, un peu indécis dans « l'Allegro », a retrouvé toute sa vigueur dans « l'Andante », supérieurement exposé par les violoncelles et les altos et bien reproduit, dans sa continuelle persistance de rythme et de ton, par les instruments à vent. — Toutes les nuances du Scherzo (allegro) ont été supérieurement rendues, et notamment le « decrescendo » et le « recrescendo », qui le relie au puissant « Finale. »

Cette dernière partie de l'œuvre, sauf une petite fatigue vers le milieu, — faiblesse excusable, du reste, si l'on considère la tension extraordinairement longue qu'il faut pour se maintenir au degré initial de puissance et de force, — sauf donc cette petite faiblesse, a été enlevée avec un brio et une verve que l'ingratitude du local n'a pas permis d'apprécier à leur juste valeur.

L'audition des *Elfes* nous a révélé en Pierné une nature très développée déjà, un compositeur rompu à toutes les difficultés matérielles de son art, un point d'une note très personnelle, très originale, doux, ému, avec une pointe de mélancolie qui fait beaucoup pour son charme.

Mais quoique mélodiste charmant et symphoniste d'autorité, Pierné est avant tout compositeur dramatique. Ses *Elfes* ont été évidemment écrits au point de vue théâtral, et il n'a fait que suivre en cela l'impulsion de son tempérament qui le pousse indubitablement vers les effets scéniques, tendance qui se retrouve dans toutes ses compositions, depuis ses œuvres d'orchestre jusqu'aux mélodies adorables dans lesquelles il excelle, et dont je citerai principalement *le Moulin* et *la Prievse*, notation remarquable d'un conte en prose de Catulle Mendès.

Les *Elfes*, poème de E. Guinard, est une œuvre d'extrême jeunesse. Ce fut — si j'ai bon souvenir — le second envoi de Pierné à l'Académie des Sciences, après son prix de Rome. Le poème est ordinaire, peu fécond de situations intéressantes et neuves. — Et cela prouve déjà beaucoup en faveur du musicien que d'en avoir su faire une œuvre vivante et originale. Les passages les plus applaudis et remarquables ont été:

Dans la première partie, toute « l'introduction », — orchestre, chœur et ballet — très cherchée et fort bien trouvée dans son caractère écossais; la jolie phrase du ténor: « Viens, égarons-nous.... » et son accompagnement si poétique; l'air « d'Olmud », le génie du mal, bien caractéristique, et le « Finale. »

La seconde partie est ouverte par un adorable « chœur des Elfes », une phrase de soprani à l'aigu, curieusement soutenue par les parties grêles de l'orchestre.

Cette combinaison produit une sensation aérienne d'un effet délicieux, une vraie trouvaille. Très dramatique l'air de « Bauscha » et la scène « d'Olmud », avec ses contrastes de force et de douceur.

A remarquer aussi le beau « double chœur » final, dont le succès a été gâté par la mauvaise acoustique de la salle.

Un bel « Andante » sert d'introduction à la troisième partie et conduit à la grande scène entre Jane et Patrick, qui pour rappeler vaguement, comme rythme surtout, un duo analogue, n'en est pas moins d'une grande élévation. Le « Finale » l'achève dignement et maintient jusqu'aux dernières mesures la puissance dramatique très caractérisée qui distingue cette partie de l'œuvre.

L'exécution des *Elfes* a été bonne du côté de l'orchestre, excellente en tous points chez les chœurs, suffisante pour les solistes. A mettre hors de pair le ténor Wauters, dont la belle voix a fait merveille dans le rôle de Patrick: diction, chaleur, expression, rien ne lui a fait défaut.

Très bon aussi M. Noté dans Olmud. Mlle Parez, une quasi débutante, a bien chanté son grand air: « Je maudis ma puissance. »

Mlle Dumont (Jane) ne paraissait pas en voix, et n'a pas répondu aux prévisions que l'on fondait sur elle après ses succès de l'année dernière.

F. E.

Le tir et les tireurs.

Caprice Revue, cédant à toutes les fantaisies que son capricieux titre autorise, veut bien accueillir, à côté de ses études littéraires, artistiques, philosophiques et humoristiques, quelques notes sans prétention, relatives au plus noble des sports, à celui qui exige de ceux qui s'y livrent des aptitudes spéciales et une force de caractère que d'autres exercices d'adresse ne comportent pas au même degré.

Je remercie bien sincèrement mes spirituels confrères de *Caprice Revue* pour la généreuse hospitalité qu'ils veulent bien accorder à ma chronique hebdomadaire, qui répercutera les échos des tirs et des concours de tir à l'arme de guerre et à la carabine Flobert, en se permettant de temps à autre quelques incursions sur le domaine de l'histoire, où je trouverai à butiner des anecdotes dont les principaux tireurs belges auront été les héros.

Les armes nouvelles, dont l'étude offre, en la cité liégeoise qui a le monopole de leur fabrication, des attrait non dépourvus de charme et d'utilité, feront l'objet de communications inédites, au profit de l'arquebuserie et de la science du tir.

Tel est, en raccourci, le programme des matières nouvelles que *Caprice Revue* inscrit dès aujourd'hui, sous la rubrique: LE TIR ET LES TIREURS, à celui qu'il a poursuivi jusqu'à ce jour.

Et, sans plus de préambule, je me dépêche d'annoncer que le plus joli, le plus confortable, le plus spacieux, le mieux situé des stands édifiés à la gloire de la carabine Flobert est sur le point d'être complètement aménagé, en plein centre de cette valeureuse et noble cité ébourrée, au *Café National*, place St-Lambert.

La société qui va prochainement inaugurer ce stand sans rival, est à peine née; mais elle compte déjà plus de 80 membres, parmi lesquels figurent les plus célèbres carabines du pays. — Citer les Debur, les Barras, les Meyer, les Lagache et *tutti quanti*, c'est affirmer la vitalité des *Carabiniers Liégeois* qui se font un honneur et un devoir de saluer gracieusement ses aînés, avec qui elle espère entretenir les meilleures et les plus intimes relations de bonne et franche cordialité.

Le programme du concours national de tir, par lequel sera inauguré, dit-on, le nouveau stand de Belgique, est provisoirement adopté. Il subira, peut-être, quelques modifications. Ce ne serait vraiment pas un bien grand malheur, si ces modifications pouvaient porter d'abord sur les formes du blason illogique proposé par certain innovateur qui n'a réellement pas de chance dans les conceptions qu'il a soumises à l'admiration de ses contemporains dans l'art du tir. En effet, toutes ses inventions en cette matière, ont, jusqu'à présent, été frappées de stérilité.

Le blason proposé est divisé en 9 zones concentriques marquées de 2 à 10; et, comme il est carré, les 4 coins seront marqués 1. Dans la série des nombres de 1 à 10, le chiffre 1 se reproduisant deux fois, les greffiers des cibles, pourvu qu'ils y mettent un peu de complaisance, transformeront facilement le 1 en 10, puisque le contrôle par les blancs n'existera plus.

Mais le fécond inventeur en question n'a pas réfléchi à cela... que voulez-vous, on ne peut pas penser à tout!...

La neige, le froid, la bise, les giboulées; puis les giboulées, la bise, le froid et la neige n'ont pas permis aux tireurs de se présenter aux cibles des concours de charité organisés par les Sociétés de tir réunies, en Tir Communal. La recette s'est ressentie de cette abstention forcée des tireurs.

Le 4^e concours est commencé et ses organisateurs espèrent qu'à la faveur de quelques beaux jours, un splendide succès couronnera leurs généreux efforts.

Les prix du tir d'honneur sont magnifiques et très nombreux. Avis aux tireurs de la capitale et des autres villes: leurs camarades liégeois les attendent à bras ouverts.

GUILLAUME UN TELL.

SALLE ROYALE DE LA RENOMMÉE
Bureau à 6 heures. Rideau à 7 heures.

DIMANCHE 8 AVRIL 1883,
Cercle d'Agrément et Caveau Liégeois réunis

GRANDE SOIRÉE DE BIENFAISANCE
Organisée au profit des 7 enfants en bas âge de leur regretté membre Jean Nicolai.

Première partie:
LI CHAGRIN DA CHANCHET

Comédie-Vaudeville en une ake, par MM. J. Willem et F. Bauwens.
(1^{er} prix au concours du Cercle d'Agrément).

Distribution: Chanchet Boray, MM. Walther Rome. — Linà Montulet, H. Véders. — Houbert Jaminet, G. Réquillé. — Victor Boray, L. Hardy. — Louis Jamoul, F. Massart. — Nénelle Boray, T. Cleffert. — Marie Boufai, Jos. Chantraine.

Deuxième partie
BRILLANT INTERMÈDE

Avec le gracieux concours de Mme Grégoire-América, cantatrice; Mlle Lender et M. Claeys, artistes du Théâtre Royal de Liège et M. Coquette, lauréat du Conservatoire Royal de Liège.

Troisième partie
120^e représentation de l'IMMENSE SUCCÈS
TATI L'PERRIQUI

Comédie-Vaudeville en 3 actes, par E. Edouard Remouchamps.

Médaille d'or au concours de la Société de Littérature wallonne (1885).

Tati, perriqui, MM. T. Quintin. — Tonton, sour da Tati, J. Lambremont. — Nonor, netieu d'canal, neveu da Tati, L. Ansay. — Lârgosse, tambour-major de l'gard civique, camarade da Tati, V. Raskin. — Matrognard, maise di scole sins pièce, cande da Tati, E. Antoine. — Babylone, imprimeur à l'gazette, cande de Tati, Laurent. — Bietmé, imprimeur à l'gazette, cande da Tati, J. Van Essen. — Pêneie, marchand d'cuiss et d'losses, A. Nondonfay. — Michi, metteur d'boites, J. Van Essen. — In' apprinidisse imprimeur, Philippe. — Prumi wésin, J. Garray. — Deuzinme wésin, Rouma. — Treuzinme wésin, Alphonse. — Quatinme wésin Léon. — Gêtrou, marchande di ramons es monœur da Pêneie, Mmes Joachims-Massart. — Marie, servante de wésinège, Heusy.

Après le spectacle
BAL A GRAND ORCHESTRE

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES
Marcel NIERSTRASZ
68, Rue de la Cathédrale, LIÈGE.

ABONNEMENTS. ANNONCES
Spécialité de reliures riches et ordinaires.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie
FABRIQUE DE REGISTRES
SPÉCIALITÉ POUR COTILLON — RELIURES

Louis Haas-Depas
25, Place du Théâtre, LIÈGE.

COMPAGNIE
DES
Propriétaires Réunis
pour l'assurance à primes contre l'incendie
Agent principal: A. DEPAS, Liège.
64, rue Hocheport.

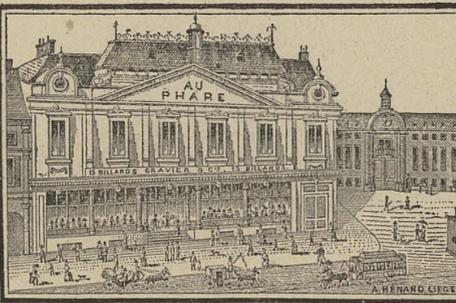
THIRIAR-HERLA
Rue Léopold, 19, LIÈGE.
RÉPARATIONS SOIGNÉES
DE PIPES, PORTE-CIGARES et CIGARETTES.
Ambre, Cannes, etc.
PRIX MODÉRÉS.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR DE COLLABORATEUR.

Typographie · Chromolithographie ·
Aug. Bénard
Rue du Jardin Botanique, 12
Liège.

J. LARDINOIS & C^{ie}
AGENTS DE CHANGE
47, Rue du Pont-d'Ile, Liège.
Achat et vente d'obligations.
Paiement de coupons.
Vente de titres par paiements mensuels.
Liège, Imp. Aug. Bénard.

AU PHARE — GRAVIER ET C^{ie}



LIÈGE, PLACE VERTE.



Présentation

A Ernest Marnéffe.

Les cheveux tout embroussaillés, des cheveux fols voletant à pleine fantaisie autour d'un visage légèrement poudrerizé, les yeux alanguis par un reste de sommeil, Suzette saute de son lit, pareille à une oiselle qui déserte le nid, sitôt que l'aube a pointé.

Si bon matin Suzette? Et cependant rien ne vaut l'exquise débauche d'un semblant de paresse dans l'amoureuse tiédeur des draps, alors que l'on se pelotonne comme une chatte et que l'on continue, dans une délice, les songes à demi éveillés par le sommeil.

Mais non, Suzette est si joyeuse, si joyeuse qu'elle n'a pu tenir au lit et la courtine de satin bleu a glissé à terre, les draps se sont envolés, Suzettes'emmitoufle dans son peignoir et faufile dans des mules bordées de cygne ses pieds si mignons et si menus, si mignons qu'on voudrait baiser follement cette délicate cheville teintée presque pas de rose, et si menus que la main emprisonnerait en entier ces deux tourterelles blanches.

Comme tout est gai ce matin dans la jolie chambre où vagabonde la fraîche odeur de verveine mêlée aux senteurs dernières des roses-thé qui, tout là bas, défilent en une coupe de vieux chine; comme tout est gai ce matin, les magots pansus de la cheminée s'esclaffent de rire, le cartel sonne les heures à la diable, les tentures à la teinte si douce de feuilles mortes désassombrissent leurs plis rigides, sur les tapisseries les nymphéas que caressent d'innombrables papillons blancs semblent épanouir plus grandes leurs larges corolles, et, filtrant paresseusement au travers des mousselines, messire soleil qui se veut mettre à l'unisson sème de plaques frissonnantes de lumière les bibelots épars sur l'étagère et marquète de taches d'or les rosaces du tapis.

Suzette chante et c'est par la jolie chambre comme un vingt d'oiseaux qui se prennent de querelle, Suzette ritet l'on dirait la chute, sur du cristal, des perles d'un collier qui se rompt.

Si joyeuse, ma mie, et pourquoi donc?

Secret des dieux! N'est-ce pas hier que sa mère lui a dit entre un sourire et un baiser: « Ma Sizi, fais-toi bien belle, mais bien belle, car demain... »

— Hé quoi, demain? a dit Suzette.

— Tu le sauras demain. »

Et questions pressantes, calineries douces, bouderies mutines n'y ont fait et Sizi ne sait rien, mais là rien du tout; vous croyez cela maman et comptez-vous donc pour rien vingt ans qui chantent leur chanson en une cervelle de jeune fille et croyez-vous pas au bel oiseau d'amour qui, en un cœur mignon, se voudrait lever à pleine volée ainsi qu'au ciel d'or, à pointe d'aube, monte l'alouette.

Pauvre maman, tu ne te doutes pas que derrière l'éventail s'ébauchent les flirtations qui éterniseront leur ravissement en l'hymen prochain et qu'ainsi a fleuri l'adorable prologue du roman de Suzette, ce roman qui, rêve d'hier, demain sera réalité, quand le bien-aimé fera la demande d'épousailles.

Et cette recommandation, « fais-toi jolie. Quel besoin est-il? Jolie! non pas, mais divinement jolie avec ses cheveux blonds qui la casquent d'or et si impertinément blonds qu'on dirait une auréole pâlie un peu des images byzantines, et on jurerait, — à la voir ainsi drapée dans son peignoir, chaussée de mules mignardes qui laissent entrevoir des bas de soie ajourés, les yeux pareils à deux étoiles tombées du ciel, le nez aux ailes vivantes et mobiles comme retroussé menu d'un coup de pouce énervé, le menton ciselé d'une fossette, la lèvre virginalle gardant comme un parfum extatique d'une fleur de conte bleu — on jurerait de quelque immaculée échappée par enchantement d'un vieux missel à la reliure fanée et dont la chair a le ton adorable d'un pétale de rose-thé.

Et maintenant, ressaisie sans doute par la caresse de quelque ancien rêve renaissant, Suzette s'extasie dans la langueur d'une longue songerie toute faite d'amour et de délices comme les heures printanières de ses vingt ans qui s'enfuient dans le passé avec les battements d'ailes d'un essaim de colombes blanches.

A cette heure, parée de la robe nuptiale de brocart, épeurée et tremblante d'un discret émoi, elle se voit dans l'église, où la bénédiction se donne, alors que les anneaux s'échangent avec les serments, et dans la douceur enveloppante des choses, il lui semble que son cœur est un calice de neige qui se fond lentement en une enivrante délice, et tant d'amour monte aux lèvres de Suzette, tant de bonheur emparadise son âme qu'elle sent en cette minute suprême s'infiltrer en elle une tendresse éperdue tout emplie d'adorantes effusions, d'exquis dévouements, de douces abnégations, d'adorables renoncements.

Et dans la nef de l'église, les encensoirs exhalent, lents, leurs parfums qui se meurent dans les senteurs des roses effeuillées, les vitraux flamblent au grand soleil, les reliquaires illuminent leurs ors, les cierges frissonnent comme couronnés de petites étoiles qui palpitent, tandis que tout là-bas, du jubé, montent les voix grêles des enfants de chœur et les orgues chantant en sourdine soupirent leurs oraisons voilées qui vont s'éteindre sur les autels, comme ces vagues créées d'écume qui, sur les galets, s'enviennent étouffer leur plainte en une caresse.

Et la journée se passera dans un enchantement perpétuel jusqu'à ce que l'adieu bref jeté aux parents et aux amis, ils s'en iront — tels deux oiseaux qui trouvent leur cage ouverte et, par le bleu chemin de l'air, s'essoront pardessus toits et clochers vers les bois qui estompent l'horizon — tels ils s'en iront dans la nuit tiède et parfumée, toute illuminée d'astres, épeler l'évangile d'amour dont ils cloront vite le premier chapitre par le baiser alenti qui les extasiera.

ALFRED TILMANT.